

Michel Voiturier

Escaut, de-ci de-l'eau



NOUVELLES



Michel Voiturier

Né à Tournai. Poète, nouvelliste, dramaturge. Chroniqueur culturel au *Courrier de l'Escaut* (1967-2011). Critique dramatique sur www.ruedutheatre.eu. Critique d'art au magazine *Flux News* et sur www.artcritics.be. Chroniqueur littéraire à *Francophonie vivante*, *La Revue générale*, *Le Non-Dit*. Animateur en ateliers d'art dramatique et d'écriture. Concepteur de promenades poétiques urbaines. Ancien président du groupe d'écrivains *Unimuse*. Prix Plisnier pour sa pièce *Chronique locale*. Prix Poés'Yvelines pour son recueil *Dits au plain désert – Perfidies de la frontière*.

Tournaisien de naissance, **Michel Voiturier** a participé et participe encore à nombre de projets culturels régionaux (Unimuse, la Ducasse aux Poètes, les Soirées poétiques de l'Atelier, la Maison de la Culture, les Animateurs-Comédiens, les Mardis de la Poésie, Sigma 13, No Télé, l'Écrivanderie, les prix artistiques de Tournai et d'Antoing, la Maison culturelle d'Ath, l'Art dans la Ville, le prix triennal de Littérature de Tournai, Art/Terre à Comines, Tournai la Page, le Centre dramatique du Hainaut occidental...).

Sur la région, il a écrit des essais, des poèmes, des nouvelles, une pièce de théâtre. Il fut un des co-concepteurs du jeu *Un petit tour dans le grand Tournai*. Il a monté des récitals et des lectures-spectacles comme *Rodenbach au miroir de lui-même*, *Un papa de Martine était aussi poète* ou *La vallonnée picarde des poètes d'Unimuse*.

©Illustration de couverture :

Iris 2012.

MICHEL VOITURIER

Escaut, de-ci de-l'eau

NOUVELLES

*“C'est la fiction et elle seule qui permet
de combattre les mensonges du réel.”*

Franck Venaille, *L'Homme en guerre*

Carrière

Lorsque Jean avait planté ses peupliers, il en avait espéré la mémoire. Et chaque matin, il estimait leur jonction avec le ciel. Et chaque soir, il supputait les verticales qui feraient échantures avec l'horizon.

André avait bâti tout à côté. Puis Jeanine qui ne voulait plus entendre parler des embouteillages du matin, au pied du beffroi. Et Marcel avec Josiane et leurs trois marmots toujours à courir où la bouse était la plus fraîche, où la flaque était la plus gorgée de boue. Bien d'autres encore, mine de rien, s'étaient insérés dans la vie du village.

La première crevasse, après une averse aussi banale qu'un jour de lessive, les alerta. Elle était là, mutine, à serpenter, jouant un pointillé de frontière, à peu près au centre du bourg.

À peine la pluie suspendue, tous s'agglutinèrent, à regarder, à commenter. Du vieux Baptiste de la grande ferme à M. Delancre, l'instituteur retraité; de l'épicière Louise aux nouveaux venus (dont on se méfiait malgré tout car ils distillaient encore des relents de ville); des uns aux autres, tous examinaient.

Voilà de l'inédit pour les conversations ! Mais une crevasse, voyez-vous, si ténue, si craquelurée, ce n'était guère qu'un sujet de l'instant. Ce n'était pas comme les trous à gueule d'entonnoirs que la croûte calcaire avaient avalés les années précédentes

du côté de Kain et Ramegnies-Chin. Ça valait à peine une pointe d'étonnement, un soupçon d'inquiétude et une plaisanterie vite jetée avant de s'en retourner vers le ménage, la traite ou la pelouse. Au "Grand Salon" même, face à l'église, l'événement tint juste deux tournées avant de céder la place aux exégèses du dernier match de coupe d'Europe.

Trois jours s'effilochèrent. Le village s'enferma dans sa routine. Puis, en pleine nuit, René, le fermier du fin fond du bout, parce qu'il dormait de moins en moins bien, se mit à prêter l'oreille aux échos. Son chien geignait. Pas comme à l'approche d'un maraudeur. Ni comme quand la mort rôdait au voisinage. Tout à fait autre chose, oui.

La vibration naissant au sol au moment précis où il allait se lever pour respirer une goulée d'air à la fenêtre l'angoissa jusqu'à l'extrémité des moustaches. C'était une trépidation insidieuse, proche des tremblements que les tracteurs infligent au tarmac de la route. Sauf que personne n'avait besoin d'être à son champ en cette période-ci de l'année vers la mi-nuit. Un camion égaré alors ? Improbable, assurément.

Cela perdura jusqu'avant l'aube et René ne se rendormit pas. Même lorsque cessa le bruit. Le soir suivant, il était au rendez-vous. Et le lendemain. Puis le surlendemain. Ils furent dès lors deux à guetter l'obscurité : René, et sa femme, la Jeanne.

La semaine qui suivit, n'y tenant plus, ils en parlèrent ici et là. Bientôt, le village entier eut les yeux bouffis, cernés, reflet d'une crainte floue. Les conversations languissaient tant ils restaient aux aguets. Les gestes de chaque travail prirent l'aspect d'un film tourné au ralenti, sur une planète en apesanteur. Personne, le soir, ne s'aventurait plus seul dans les rues.

Le bruit souterrain... Le brouhaha interne persista. Ronnements, crissements, tressautements : mélodie monotone avec, quelques fois, une montée rauque, un hoquet étouffé.

Un matin de dégel, quelqu'un (ce devait être Louise) s'aperçut que la crevasse du mois précédent avait ramifié ses craquelures. Elle traçait autour du village une ligne de démarcation

large de bien trente centimètres. Elle paraissait s'enfoncer à l'infini. Le bruit, alors, sans être plus net, augmenta d'un ton.

Lettres et coups de téléphone aux administrations de la cité voisine ou de la capitale reçurent des réponses polies, vagues, souvent ironiques et de plus en plus brèves. Des lignes parurent dans les journaux locaux, noyées au sein des photos de noces d'or et d'argent. Des politiciens promirent. Quoi ? Nul n'en savait trop rien...

Brusquement - le mutisme officiel était devenu total - les lèvres glauques de la terre se mirent à béer de plusieurs mètres. C'était bel et bien l'isolement. Complet. Apparemment irréversible. Accompagné d'une sorte de résignation larvée qui avait pris naissance déjà quand des hommes, prétextant des ennuis de santé, avaient préféré rester au foyer plutôt que de continuer leurs migrations journalières vers les bureaux de Tournai, de Mons ou de Bruxelles.

Puisque l'électricité avait été coupée, puisque le courrier n'arrivait plus, seuls les transistors et des G.S.M. apportaient par bribes des nouvelles du monde. Il en irait ainsi tant que les piles ne seraient pas déchargées. Chacun, en dépit des brumes qu'il y avait au fond de ses pensées, s'était organisé, comme durant l'occupation nazie. À la différence près qu'au lieu de faire languir les voisins avec du marché noir, on s'échangeait les vivres selon les besoins. On se parlait. On commençait à se connaître mieux. On avait fini par s'accoutumer aux bruits sourds, de plus en plus proches et forts, qui continuaient à ébranler le sous-sol.

Au début, si un hélicoptère de la gendarmerie ou de l'armée rasait les toits, les enfants faisaient signe. Ensuite, parce jamais aucun engin ne se hasarda à atterrir sur la place ou dans un champ, personne ne s'escrima plus à de dérisoires sémaphores. Tous comptes faits, c'était mieux ainsi. Si nul fonctionnaire, dans ses buildings transparents aseptisés à l'air conditionné, n'avait pris l'initiative de s'occuper du patelin, il n'y avait aucune raison de se décarcasser afin d'obtenir des ren-

seignements enrobés dans quelque fumeux vocabulaire technocratique.

Le docteur Dumon s'était reconverti. En compagnie de Derasse, le pharmacien, et du grand-père Numa, il allait aux aurores voir comment poussaient l'aigremoine, l'euphorbe, l'oseille et le cresson des prés, la bardane et tout ce qui lui servait désormais d'infusions, de cataplasmes, de remèdes.

Lors de soirées sans lune, certains crurent apercevoir, à travers les gerçures du sol, des lumières. Comme des phares. Voire des gyrophares. Là encore, l'habitude fit que les hypothèses suscitées par ces prétendues visions devinrent vite l'objet de moquerie. “*Des feux follets mérovingiens !*” disait Delancré avec un sourire malicieux.

– *Des taupes radio-actives, ouais*, prétendait la patronne du Grand Salon.

– *Ça faisait longtemps*, ironisait René, *que je n'avais point vu de vers luisants par chez nous*.

L'insolite était devenu quotidien. Le jour où, environ six mois plus tard, le territoire de la commune s'enfonça d'un mètre en-dessous du niveau des terres, le phénomène s'attira à peine l'un ou l'autre quolibet. L'administration semblait avoir à jamais rayé le village de ses réalités paperassières. Un fort beau matin...

★

“Mesdames et messieurs, descendez donc pas du car, s'vous-plaît. Aucune rambarde ne vous protègera. Au surplus, les accotements ne sont pas encore stabilisés, comme on dit au ministère des travaux. Vous verrez parfaitement bien, par les vitres. C'est conçu pour ! Bon. Devant vous, messieurs, mesdames, cette stèle calcaire, c'est le monument édifié par notre parlement subrégional grâce à des souscriptions nationales, à la mémoire des 372 habitants du village engloutis lors de l'effondrement du 22 avril 1998. Il a, ce monumental souvenir, été conçu et réalisé par un célèbre sculpteur de l'Office culturel wallon.”

“En plongeant votre regard à droite – plongez, plongez – vous verrez la carrière de 237 et des mètres de profondeur, à l’intérieur de laquelle les bulldozères travaillent nuit et jour afin d’extraire ce qui sera métamorphosé en béton, précontraint, ciment et autres merveilles de la technique contemporaine. Le procédé utilisé... Laissez-le pas courir, votre chien, madame ; il va m’abîmer les coussins du car... Le procédé évite autant que faire se peut les dynamitages de jadis.

“Le plus gros du boulot est accompli par ces foreuses gigantesques qui creusent le sol, avancent peu à petit sous les couches, font de la région une espèce d’immense terrier et finiront par nous donner – de quoi être drôlement fier – le chantier carrier le plus vaste d’Europe. Traînez donc pas pour les photos, messieurs mesdames. Il nous reste encore la réception offerte par la Direction de l’Administration générale de la Cimenterie. De toute façon, je tiens à votre disposition un jeu complet de cartes postales, au prix de 15 euros les douze.

“Pardon ? Là-bas ? À gauche ? Cet endroit entouré de barbelés derrière lesquels un homme laboure près d’une ferme ? Aucun intérêt. Un marginal. Et puis c’est dangereux : des éboulements sont toujours probables. Et maintenant, tous en chœur, avant l’apéritif local, l’Amer Labiau, le dernier tube de John Limaron en clip vidéo pour vous ouvrir l’appétit... Chauffeur, demi-tour. La visite continue... Qu’est-ce que tu racontes, petit ? Combien de villages il y avait ici dans le temps ? Ça, j’en sais rien. C’est écrit dans aucun des guides du coin.”

Une première version est parue sous le titre *La carrière* dans *Les cahiers picards* n°2 (p. 89-92), Tournai, Maison de la Culture, 1979 ; une seconde dans *Carré Magazine* n°2 (p. 89-90), Liège, 1982.



Les déjeuners sur l'herbe asbl

www.lesdejeunerssurlherbe.be

Dépôt légal : D/2012/10362/1

ISBN : 2-930433-19-1

Tous droits de traduction,
de reproduction et d'adaptation,
réservés pour tous les pays.